

Thierry Jousse

« J'avais quand même l'idée que la critique, aux Cahiers en tout cas, c'était un endroit où on essayait de tracer la carte du cinéma... »

Sami Gnaba

Number 300, January 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80928ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gnaba, S. (2016). Thierry Jousse : « J'avais quand même l'idée que la critique, aux Cahiers en tout cas, c'était un endroit où on essayait de tracer la carte du cinéma... ». *Séquences : la revue de cinéma*, (300), 42–45.

Thierry Jousse

« J'avais quand même l'idée que la critique, aux *Cahiers* en tout cas, c'était un endroit où on essayait de tracer la carte du cinéma... »



Il était impératif, pour notre rubrique États critiques, de ne pas se restreindre au champ de la critique au Québec, de s'ouvrir à d'autres horizons et d'accueillir des expériences plus éloignées des nôtres comme en témoigne cette rencontre avec Thierry Jousse, ancien rédacteur en chef des Cahiers du cinéma, qui revient ici sur son rapport à la critique et, plus largement, au cinéma.

PROPOS RECUEILLIS ET RETRANSCRITS PAR SAMI GNABA

Je souhaiterais revenir sur les origines de votre parcours de critique. Quel a été le moment où le désir d'écrire sur le cinéma s'est imposé pour vous ?

C'est sûrement durant les années de mon adolescence, quand j'ai découvert certains textes critiques, notamment le livre écrit par François Truffaut, *Les Films de ma vie*, qui réunit un certain nombre de ses textes, mais pas tous... À l'époque, j'étais déjà très intéressé par le cinéma, mais je ne sais pas si je pensais forcément à écrire dessus. Mais je me souviens que cette lecture a été très importante pour moi parce que j'ai été frappé par sa façon d'écrire sur des films et des cinéastes que je ne connaissais pas forcément bien à l'époque, des gens comme Lubitsch par exemple. Après, ça a pris un petit moment avant de se décanter. J'ai écrit des choses pour moi, d'une manière assez informelle. Et ensuite, j'ai envoyé quelques textes aux *Cahiers du cinéma* qui ont retenu l'attention de Serge Toubiana.

Dans les années 90, il y a des cinéastes comme Patrice Leconte, Bertrand Tavernier, qui protestent, dans un papier cosigné avec d'autres professionnels du cinéma, mettant en cause l'attitude d'une partie de la critique française, la

jugeant responsable de l'échec du cinéma français auprès du public. Le papier fait polémique à l'époque. Quelle est la position des Cahiers ?

C'était Patrice Leconte qui avait lancé la polémique. Ce qui est intéressant, dans cette histoire, c'est qu'on peut la dater comme le dernier moment où on a prêté encore à la critique un grand pouvoir puisqu'on disait que la critique empêchait les films de marcher. Ça donnait l'idée que la critique avait encore un réel impact. J'imagine mal aujourd'hui un cinéaste français ou autre venir faire ce genre de déclaration parce qu'avec l'éclatement d'Internet et des sites de cinéma, la critique n'a plus la même portée. Les quotidiens n'ont plus le même impact sur la vie des films en salles. Cette lettre s'adressait plus à cette frange de la critique quotidienne qui réagit à chaud sur les films qu'aux revues comme *Les Cahiers*. Je ne me souviens plus très bien de la réaction de la revue, mais je me souviens en revanche avoir participé à l'enregistrement de l'émission *Le masque et La plume* où il y avait eu un débat organisé avec Patrice Leconte et des critiques. Je me rappelle que ce n'était pas un débat extraordinairement lourd, mais on y revendiquait tout simplement le droit à la critique parce

que finalement, c'est de cela qu'il s'agit. Par définition, la critique est un espace de liberté. En principe. Après, il peut exister un certain nombre de facteurs qui peuvent entraver cette liberté.

Je me rappelle que je n'ai pas pris entièrement ça au sérieux. Néanmoins, cette histoire faisait la démonstration du rapport complexe entre la critique et les cinéastes. Et de l'hostilité qui survient, quand on écrit certains mots ou certaines phrases sur un film ou un cinéaste. Ce qui me paraît plus dangereux encore que cette hostilité, c'est l'absence totale de réaction ou de discussion. C'est plutôt ce danger qui guette aujourd'hui le milieu de la critique. Depuis un moment, on assiste à une mutation dans la critique qui s'est transformée à la fois en espaces d'opinions plus ou moins bien articulées je dirais que certains aspects d'Internet ou certains blogues peuvent donner ce sentiment. – ou alors, disons à une sorte de guide du consommateur plus ou moins éclairé où on ne ressent aucune autre volonté que celle de vendre un film. J'avais quand même l'idée que la critique, aux *Cahiers* en tout cas, c'était un endroit où on essayait de tracer la carte du cinéma, comme on disait à l'époque. En tout cas, on essayait de voir à quoi ressemblait le cinéma contemporain, de quels enjeux il était porteur et comment ça évoluait. À un moment donné, si ça devient simplement un guide du consommateur qui dit « *voilà, tel film est bon, tel film n'est pas bon, il sort mercredi* », c'est un peu faible comme argument.

Pourtant on n'a jamais vu autant de richesse et de vitalité dans l'écriture sur le cinéma que durant cette dernière décennie.

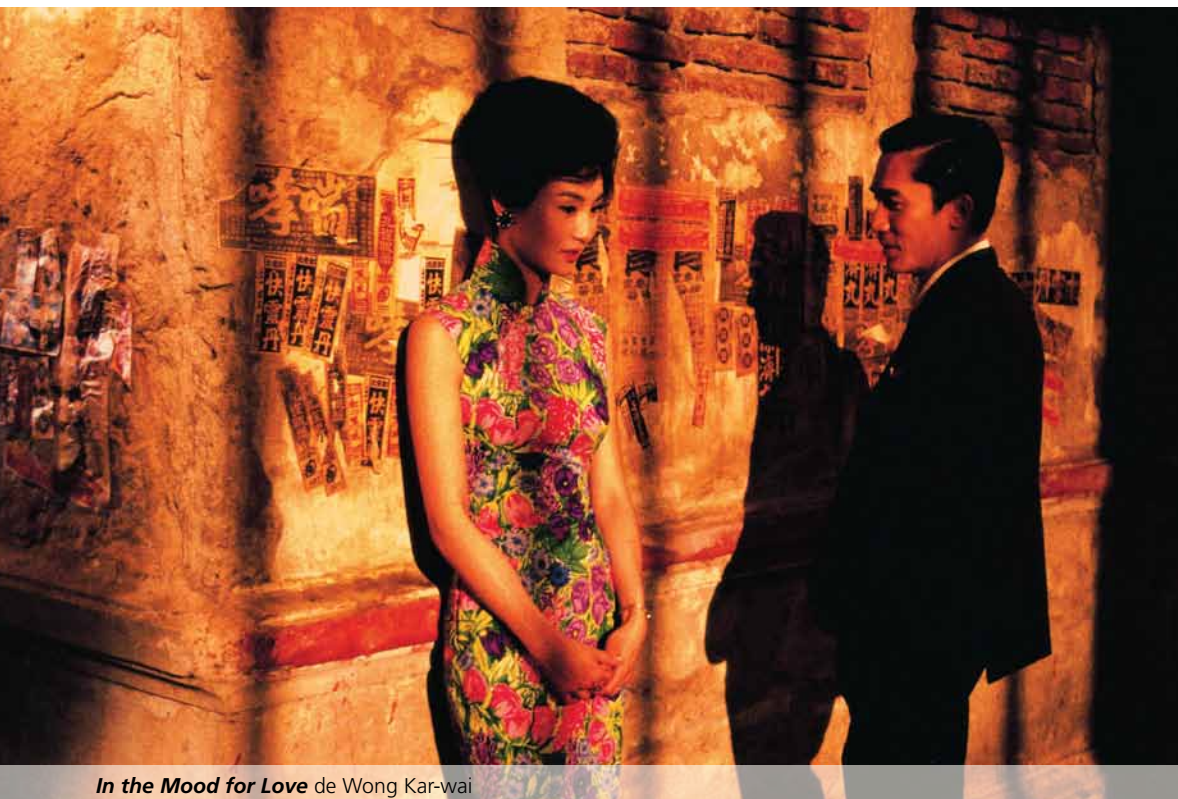
C'est vrai. Je suis moins dans la critique que je l'ai été par le passé. Je n'ai peut-être pas une vision aussi précise que celle que j'ai pu avoir il y a 15 ans. Mais mon sentiment est qu'il y a effectivement des choses très bien, très intelligentes, qui s'écrivent. Des choses sans doute passionnantes à un certain niveau. Mais je pense que je n'appréhende pas l'impact qu'elles peuvent avoir. Je ne sais pas comment on se réfère de manière précise à cette espèce de jungle de textes qu'on retrouve sur Internet. Certes, la cinéphilie existe toujours et demeure active, peut-être plus que jamais, mais je me demande si le texte lui-même a autant d'impact que par le passé. Ce que je constate, c'est qu'il y a une telle dissémination de la critique que ça devient difficile de savoir où elle est et quel impact elle peut avoir réellement, ce qui fait qu'il y a moins d'identification au discours critique... Je ne veux pas dire que la critique n'existe pas ou qu'elle n'existe plus; je constate juste que son pouvoir symbolique s'est amoindri.

Qu'est-ce qu'être un critique, pour vous, aujourd'hui?

C'est une question à laquelle je ne peux pas répondre. Il faudrait que j'y réfléchisse davantage. En tout cas, c'est quelqu'un qui doit prendre en compte la situation dans laquelle le cinéma et la critique sont.



Clint Eastwood entouré de comédiens de *Jersey Boys*



In the Mood for Love de Wong Kar-wai



En relisant vos textes, on prend conscience du dialogue très intime que vous installez entre vous et le lecteur à l'opposé d'une tendance de plus en plus palpable aux Cahiers d'aujourd'hui, où on assiste à quelque chose de plus opaque, à une réflexion hermétique et peu tournée vers le lecteur.

Oui. Ça fait pas mal de temps que cette tendance dure. C'est commun à différents moments des *Cahiers*... Cette proximité que vous observez tient pas mal à mon tempérament. J'ai effectivement le souhait que le texte parle à quelqu'un, mais qui ne soit pas forcément une personne que je connais et qu'on pourrait simplement identifier comme le « lecteur X ». Je dirais aussi que le statut des *Cahiers*, un peu à part des autres et très fort symboliquement, faisait que j'avais le sentiment que je m'adressais à quelqu'un comme naturellement. Ça tient aussi au support papier, au statut spécifique d'une revue à un moment donné et à un tissu du cinéma qui donne l'impression qu'on dialogue avec des gens et pas simplement avec son voisin de bureau. Alors qu'aujourd'hui, avec Internet, il me paraît plus difficile de s'adresser à un lecteur. J'ai l'impression que ce lecteur est plus difficile à appréhender comme entité réelle. Peut-être aussi que les générations de cinéphiles et de critiques qui se sont succédé aux *Cahiers* ont produit un fonctionnement tribal, c'est-à-dire un fonctionnement de forteresse assiégée, comme s'il fallait radicaliser quelque chose ou faire en sorte que leur position soit plus raide pour qu'elle soit plus forte. Du coup, ça crée quelque chose de plus opaque, de moins souple, dans le rapport au lecteur. C'est le sentiment que j'ai en tout cas.

Ce rapport très intime est très identifiable dans votre émission « Mes B.O. de films », sur le site Blow up, où vous plongez dans l'univers musical d'un cinéaste. Comment est né le concept de ces cartes blanches ?

C'est né d'une proposition faite par Luc Lagier, le créateur du site, quelqu'un qui a fait des choses diverses et variées par le passé. Il a écrit sur le cinéma, produit une émission sur Arte intitulée *Court-Circuit*. Mais c'est quelqu'un qui a toujours cherché à s'exprimer sur le cinéma à partir de formes différentes. Je présume qu'il ne croyait plus à la critique au sens classique du terme. Il s'est donc lancé un peu tout seul avec son idée du site Blow up. À un moment donné, il a voulu inviter des gens pour essayer des choses en leur offrant des cartes blanches. Et comme il savait que je m'intéressais pas mal à la musique et que je continuais à parler de cinéma, à la radio notamment, il m'a proposé de trouver une forme nouvelle qui prenait acte du fait qu'on pouvait avoir accès à tout, ou presque. À la limite de la légalité. Et avec l'idée aussi que cette forme s'inscrive dans une expérience personnelle, qu'elle ne soit pas simplement de la critique au sens classique, qu'elle appartienne à un autre type d'expression, un prolongement un peu différent de ce que j'avais fait auparavant.

Je suis content que l'aventure se soit poursuivie depuis, d'une manière assez régulière sans qu'il y ait pour autant de régularité absolue. Ça tient, par exemple, aux sorties de films, à l'actualité, ce qui permet de faire un module sur tel ou tel cinéaste. D'autres fois, ça n'a aucun lien direct. C'est très plaisant à faire. Et aussi, ça me donne l'occasion de produire des objets qui n'auraient pas été possibles sans Internet. C'est la première fois que je réalise des choses sur Internet et je suis content du succès que ces choses



Désordre d'Olivier Assayas

rempoient. C'est plutôt marrant de voir les réactions que l'émission suscite. Parfois, je rencontre des gens qui m'en parlent. Des gens plus jeunes aussi... Je me dis que je me reconnecte avec une nouvelle génération à travers cette expérience-là.

À travers cette émission, vous continuez à vous exprimer sur des cinéastes qui comptent toujours pour vous. Des cinéastes comme Assayas, Kar-wai, Garrel ou Eastwood sur lesquels vous avez amplement écrit au temps des Cahiers.

Oui, effectivement. Réaliser ces émissions est une façon pour moi de poursuivre quelque chose commencé ailleurs, mais de manière moins traditionnelle, un peu plus impressionniste. Finalement, Luc Lagier a eu une bonne intuition en me proposant cette carte blanche. Je pense qu'il a dû sentir que son site pouvait correspondre à ma manière de m'exprimer sur le cinéma aujourd'hui, soit une expression qui n'appartienne plus à la critique, au sens où elle était entendue avant.

À vous entendre, on a l'impression qu'un retour à la critique plus traditionnelle est impossible pour vous.

Si on considère qu'un critique est quelqu'un qui a une vision des choses contemporaine, suffisamment large et précise c'est-à-dire quelqu'un qui a vu autant de films anciens que de films récents et, surtout, quelqu'un en pointe sur ce qui est en train de se tramer dans le cinéma d'aujourd'hui, alors non, je ne me sentirais pas assez armé pour y revenir. Ou alors il faudrait que ce soit sous la forme d'une chronique un peu décalée. Bien évidemment, je ne suis pas complètement ignorant de ce qui se passe dans le cinéma aujourd'hui, mais je ne crois pas pour autant posséder

une vision aussi précise et claire que celle que j'avais il y a vingt ans. J'ai l'impression qu'à cette époque, je savais bien plus à quoi ressemblait la carte du cinéma qu'aujourd'hui.

Comment s'est faite la transition entre l'écriture critique et la réalisation d'émissions radiophoniques comme *Cinéma Song*?

La radio a toujours été une forme que j'aimais bien. J'en ai fait assez tôt, dans les années 80-90, où j'intervenais ici et là en tant que critique. J'étais donc assez familier du monde de la radio. À un moment où j'avais le désir de m'échapper de la critique, la radio m'est apparue comme une alternative, comme un autre moyen de poursuivre quelque chose qui ne relève plus de la critique. Et peut-être davantage de la programmation

Qui reste une réflexion autour du cinéma, mais indirectement.

Oui, c'est ça qui m'intéresse aujourd'hui plutôt que d'être pris dans la logique de la critique au sens strict du terme. Ce n'est pas radicalement à l'opposé non plus. C'est à voir plus comme une forme de prolongement de ce que j'ai pu faire avant, une façon de m'adonner à ma passion de la musique.

Vous avez réalisé des films (*Je suis un no man's land*), fait de la critique, écrit des livres (*John Cassavetes, David Lynch, éd. Cahiers...*), animé des émissions de radio... Comment vous définissez-vous aujourd'hui?

J'ai un peu de mal à le faire (rires). Comment dire? ... Je me sens à la croisée de plusieurs territoires sans vraiment en habiter un. Tout ça participe à mon rapport au cinéma. Je parle de la dissémination du discours sur le cinéma; il faut croire que moi-même, je suis disséminé au travers de mes propres activités. C'est un statut assez curieux que j'aime et qui me correspond bien. J'ai du mal à me définir. Quand on me demande ce que je fais, je ne sais jamais comment répondre. Après, je vous dirais que la radio est mon activité principale, aujourd'hui, en terme économique au moins. Mais, pour moi, participer à ce mélange d'activités et de formes correspond aussi à quelque chose de l'époque. Je pense que c'est le passage à la réalisation de films qui m'a donné l'envie et la liberté de manipuler les sons, les images, à la radio comme à *Blow up*. Pour continuer à toucher le cinéma en quelque sorte. Peut-être aussi que le cinéma est devenu ce grand réservoir dans lequel on puise des idées, des sensations, des expériences? C'est finalement ça que je ressens quand je fais de la radio ou *Blow up*. J'ai cette idée que le cinéma est un monde dans lequel on peut s'approprier librement des choses. Mais en même temps, en disant ça, je participe à ce que je critique d'une certaine façon.

En même temps, nous sommes soumis à notre époque.

Oui. On ne peut pas vivre en dehors de son époque de toute façon. L'avantage de cette époque, c'est peut-être qu'on a une plus grande liberté. Il n'y a plus de discours d'autorité. Ce qui peut être inquiétant, problématique aussi. Quelqu'un comme Daney, ça comptait dans les années 80. Je constate, chez un certain nombre de gens, un désir d'appréhender une forme et un contenu qui leur donneraient un cadre d'apprentissage. C'est devenu complexe de s'y retrouver. Peut-être que les spectateurs, les cinéphiles, ont besoin d'un discours qui cadre un peu l'histoire et la géographie du cinéma. 📍